

La Vénus à la fourrure
De la passion
Venus In Fur, France, 2013, 1 h 36

Asher Pérez-Delouya

Numéro 292, septembre–octobre 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72846ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pérez-Delouya, A. (2014). Compte rendu de [La Vénus à la fourrure : de la passion / *Venus In Fur*, France, 2013, 1 h 36]. *Séquences*, (292), 58–58.

La Vénus à la fourrure

De la passion

Le dernier film de Roman Polanski est à la fois le jeu d'un maître accompli du cinéma, mais également le jeu d'un maître qui sait dominer le spectateur par le biais du jeu de ses acteurs, pour qu'ils jouissent à l'écran et le fassent jouir en retour ! Admirablement interprété – Mathieu Amalric et Emmanuelle Seigner y sont sublimes –, ce huis clos géographique, pourrait-on dire, mais huis-clos des esprits également – la psychanalyse en est le socle –, impose au spectateur les mêmes places que celles des protagonistes : sadique et masochiste.

Asher Pérez-Delouya

Or, si le propos est d'emblée clair, le questionnement de cette adaptation ramène le spectateur aux questions posées par les protagonistes : s'agit-il de passion ou de relation sadomaso, de relation dominant-dominé, de lutte des classes, de sexisme ? Les langues de deux générations, de deux classes sociales, admirablement scénarisées par ailleurs, montrent également un éloignement que seule la passion sadomasochiste pourra briser.



Faire entrer et sortir le spectateur des noirceurs de la sexualité

Roman Polanski, du haut de ses 80 ans, a réussi l'exploit de rendre leurs lettres de noblesse à la passion et au sadomasochisme, tant les deux sont imbriqués. Il arrive à faire croire au spectateur que les deux ne peuvent exister l'un sans l'autre. Le fait d'avoir représenté cette histoire dans un huis clos force la tension. En effet, la passion – si éphémère soit-elle, si intense soit-elle – n'est passion si, et seulement si, le sujet s'efface au profit de son avilissement et ne peut vivre, survivre que comme objet. Il n'est plus sujet désirant.

Roman Polanski signe avec David Ives un très beau scénario dont les dialogues sont d'une justesse quasi parfaite : entre les expressions classiques et celles de notre époque, le spectateur sent cette frontière générationnelle que seule la passion peut transcender, et qui va au-delà des langues.

Derrière les langues, en deçà, il y a clairement les questionnements nouveaux de la fin du 19^e siècle, introduits par la psychanalyse. On ne cherche pas à les éviter. Pourquoi Thomas est fasciné par la fourrure, on l'apprend dès le début,

et cela ne choque guère. En outre, il y a également les thèmes de la pièce, à travers la langue, qui sont dépeints. Les classes sociales, avec une Vanda qui se veut actrice mais qui parle comme une jeune ado ; le sexisme, toujours avec Vanda qui sort de son rôle de femme traditionnelle certes, mais qui doit continuellement s'en défendre ; le metteur en scène, Thomas, pris dans une éducation qui est son carcan.

Si l'histoire de ce film est l'audition pour une pièce de théâtre, ce qui frappe est toujours le retournement des rôles. Comme l'a écrit Freud, un sadique est aussi un masochiste. Le plaisir est en quelque sorte à double tranchant. Et c'est bien ici que Roman Polanski arrive à montrer ce qui peut paraître comme étant un paradoxe. Si la passion est belle, intense, elle fait également souffrir, jouir ; elle détruit et c'est pour cela qu'elle est éphémère. Vanda et Thomas passent d'un état à un autre sans que cela paraisse contradictoire puisque les affres de la passion ne peuvent exister que si les êtres qui s'y échoient acceptent leur mort de sujet.

Enfin, les métaphores de ce film sont judicieuses et discrètes. Lorsque Vanda change à plusieurs reprises l'éclairage (plus tamisé), alors que Thomas avoue en être incapable, il y a là une prise en main du côté obscur, illisible, de la passion qui envahit les être qui y succombent. À travers certaines images également, Polanski imprime sa vision de la passion. Il est difficile de prédire si certaines images deviendront cultes, mais il n'en demeure pas moins qu'elles sont d'une force extrême. D'abord, les deux travellings du début et de la fin font entrer et sortir le spectateur des *noirceurs* de la sexualité. Ensuite, les positions des acteurs sur le divan sur lequel Thomas finalement s'allonge, et d'où va *sortir* le refoulé alors qu'on y attendait Vanda. Puis, le reflet de la bouche de Vanda dans son miroir de poche qui ressemble davantage à un vagin cannibale. Enfin, la scène où Thomas enfle les bottes aux jambes de Vanda, avec ce long et délicieux moment de la remontée de la fermeture à glissière, qui dure une éternité de bonheur !

La Vénus à la fourrure, qui a remporté le César du Meilleur réalisateur en 2014 (et plusieurs nominations, dont Meilleur film, Meilleur acteur et Meilleure actrice), restera la représentation où le rêve et la réalité n'ont pas de frontières, où la passion – étymologiquement, la souffrance – devient langue commune.

■ **VENUS IN FUR** | Origine : France – Année : 2013 – Durée : 1 h 36 – Réal. : Roman Polanski – Scén. : Roman Polanski, David Ives, d'après la pièce de David Ives – Images : Pawel Edelman – Mont. : Hervé de Luze, Margot Meynier – Mus. : Alexandre Desplat – Son : Lucien Balibar – Dir. art. : Bruno Via – Cost. : Denise Diallo – Int. : Emmanuelle Seigner (Vanda), Mathieu Amalric (Thomas) – Prod. : Robert Benmussa, Alain Sarde – Dist. / Contact : Séville.